

**JEANNE  
COURAGE**

De la même auteure chez À vue d'œil,  
éditions en grands caractères :

*Le Valet de pique*

*Le Pré d'Anna*

*Le Destin de Marie*

*Le Souvenir de Samuel*

MARIE DE PALET

# JEANNE COURAGE

*Roman*



Ce livre est composé avec le caractère typographique **Luciole** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr.

© Centre France Livres SAS, 2021.

© À vue d'œil, 2021, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0520-2

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

## I

Julien s'ennuyait. Il était seul depuis le matin à labourer cette terre argileuse qui épuisait les bœufs et l'obligeait à tenir fermement la charrue. C'était la fin du printemps, un magicien invisible avait gonflé les bourgeons des arbres et le vent qui soufflait en rafales s'amusa à arracher leurs feuilles pour les éparpiller dans la campagne. Un pâle soleil se voulait encourageant, mais le jeune homme ne voyait pas la fin de son travail ni n'entendait âme qui vive.

Jeanne, la petite vachère, venait de lui apporter son dîner : un peu de soupe, une tranche de lard et un morceau de fromage avec un peu d'eau dans une bouteille. Il arrêta ses bœufs à la lisière du champ, chercha des yeux un endroit à la fois abrité et assez dégagé pour qu'il puisse contempler le paysage tout en se restaurant. Il s'assit avec un soupir et saisit la

marmite où se trouvait la soupe. Quelques pommes de terre nageaient accompagnées de poireaux verdâtres, le mélange ne lui parut pas très appétissant... Il y plongea la cuillère et, au même moment, entendit un cri strident, affolé, qui semblait venir du chemin, en contrebas. Sans réfléchir, il se précipita. Il trouva la petite Jeanne allongée sur le chemin et la grosse brute de Nicolas Bravaud couché sur elle. Il la maintenait à terre et essayait de lui enlever sa jupe. La fillette se débattait mais elle s'affaiblissait et, bientôt, ne pourrait résister à la force de l'homme... N'écoutant que son courage, Julien saisit Nicolas par le cou et le tira en arrière. L'homme, déséquilibré, se retrouva, à demi dénudé, assis sur son derrière, étonné et fort en colère. Jeanne en profita pour décamper, laissant les deux hommes face à face.

– Sale bâtard ! cria Nicolas. De quoi tu te mêles ?

– Vous n'avez pas honte, un homme

comme vous, de vous attaquer à une gamine ?

L'autre le regarda, sans répondre, l'air mauvais. Il se rajusta et, sans demander son reste, fila à grandes enjambées avant de disparaître dans le chemin en criant :

– Tu ne perds rien pour attendre, crois-moi !

Julien rejoignit ses bœufs, pensif. Il était domestique et venait de s'attaquer à un ami de son patron, un homme respecté dans tout le pays, un voisin de la ferme où il travaillait. Il savait qu'il risquait sa place... Mais aussi, il ne pouvait laisser violer cette petite par cette grosse brute, aussi respectable qu'elle paraisse ! L'attitude du gros Nicolas le révoltait.

Il s'assit et reprit son repas. Les bœufs rumaient tranquillement. La soupe était froide et le souvenir de Jeanne couchée sous son agresseur lui avait coupé l'appétit. Il se força à manger tout en réfléchissant : il

s'attendait au pire. Les menaces de Nicolas n'étaient pas de vains mots...

Que deviendrait-il si M. Mauduit, son patron, le mettait à la porte ? Il n'avait aucun endroit où aller, étant enfant de l'Assistance, et il savait bien qu'il ne retrouverait pas de travail de sitôt. Il serait considéré comme indésirable dans toute la région...

Qu'importe, se dit-il, il avait fait ce que tout honnête homme aurait fait à sa place, il n'avait pas à en rougir.

Tout l'après-midi, appuyé à sa charrue, Julien rumina cette rencontre et, le soir, quand il ramena à l'étable ses bœufs fourbus, il sentit son cœur battre d'appréhension. Il n'avait pas tort. M. Paul, le fondé de pouvoir de M. Mauduit, l'attendait sur le pas de la porte. Il examina les bœufs et dit d'une voix unie :

– Ne les fais pas boire tout de suite, laisse-les reposer. Ils sont fatigués et en sueur. Tu t'en occuperas après. Suis-moi, j'ai à te parler.



Sans répondre, Julien déjoignit ses bêtes, entra à l'étable, les attacha, puis se dirigea vers la pièce où M. Paul recevait les amis du patron et, plus rarement, ses domestiques. Les servantes qu'il rencontra le regardaient d'un air curieux. Il frappa à la porte et entra sur un bref « entrez ». Julien tenait sa casquette à la main et regardait ses sabots encore emplis de terre en entrant dans l'ancre du patron.

– Approche, fit M. Paul. J'ai renvoyé Jeanne : elle s'amuse à aguicher les hommes et il paraît que tu la défends !

– Non, je...

– Je ne veux pas de tes explications ; je sais à quoi m'en tenir. Nicolas m'a raconté. Cette fille semait la zizanie chez nous et, comme tu prends son parti, je ne pourrai pas te garder non plus... C'est dommage, tu es un bon ouvrier et j'ai bien besoin de toi... Alors, malgré Nicolas, je vais te garder jusqu'à la fin des moissons ; mais après, tu iras chercher du travail où tu voudras. Si tu

en trouves... ajouta-t-il avec un regard en coin.

Julien, pétrifié, ne trouvait pas un mot à dire face à cette injuste sanction. M. Paul continua :

– Bien entendu, je ne te reprendrai pas l'année prochaine et, reprit-il après un silence, inutile de propager cette histoire dans tout le canton. Si elle s'ébruite, ce sera ta faute et je te renverrai sur-le-champ. Tu m'as compris ?

Julien baissa la tête et ne répondit pas. Une rage froide le secouait tout entier et le faisait trembler. Il sortit sans un mot, ivre de colère et de rancœur, tandis que M. Paul lui criait :

– Et n'oublie pas de t'occuper des bœufs !

Quelle injustice ! C'était un autre qui s'était mal conduit et c'est lui qu'on punissait, lui qui avait agi selon sa conscience... Où étaient les belles vertus morales que ces gens de la haute devaient faire respecter ? Étaient-ils, eux-mêmes, au-dessus des

lois ? Ainsi Jeanne était renvoyée : pauvre gamine ! se dit-il. Elle vivait seule, avec sa mère veuve, et ne devait pas manger tous les jours à sa faim. Qu'allait-elle devenir, maintenant ?

Le lendemain, Julien retourna aux champs et se retrouva à labourer une autre parcelle. Mais, cette fois, il ne se passa rien. Son repas lui fut apporté par un jeune garçon qu'il ne connaissait pas. Le reste de la semaine s'écoula sans autres incidents. Le temps passa et arriva la saison des moissons. Sous un soleil de plomb, maîtres et valets s'affairaient dans les champs. Les épis dorés tombaient sous la faucille des moissonneurs et les gerbes lourdes s'amoncelaient en gerbiers qui attendraient patiemment les chars puissants tirés par les bœufs nonchalants... Julien songeait qu'il vivait ses derniers jours à la ferme et, peut-être, dans le pays.

Le dimanche était jour de repos. De toutes les fermes, les domestiques profitaient de

cette pause hebdomadaire pour se retrouver, l'après-midi. Après s'être occupé de ses bœufs, Julien revêtait ses plus beaux habits et filait jusqu'à Langlade, le village voisin, où il rencontrait d'autres domestiques comme lui. S'ils avaient de l'argent, ce qui était rare, ils allaient à l'auberge, jouaient aux cartes en buvant un canon de mauvais vin. S'il faisait beau, ils se promenaient au hasard des chemins.

Julien avait un ami qu'il avait connu autrefois, Prosper. Un enfant de l'Assistance comme lui qui, ce jour-là, n'arrêtait pas de se plaindre : il n'était pas heureux chez son patron.

– C'est pas rigolo chez ce vieux grigou, disait-il. On travaille de l'aube au couchant pour un salaire de misère et, en plus, il nous fait tomber la nourriture de haut... On mange plus de pommes de terre que de lard... Toi, c'est correct la nourriture ?

Julien haussa les épaules, n'osant dire ce qui le tracassait. Il répondit platement :

– C'est correct, mais je crois que je ne resterai pas après les moissons. Il me faudra trouver autre chose ailleurs.

– Ça tombe bien. Moi non plus, je ne veux pas rester, et du travail, je sais où en trouver.

Le jeune homme le regarda avec admiration.

– Tu quittes ton patron de ton plein gré. Et tu sais où aller ?

– Il faut quitter ce pays où on travaille pour une bouchée de pain. Dans le Midi vont commencer les vendanges, et je sais qu'ils manquent de bras. Si tu veux, on descend tous les deux et on cherche du travail là-bas.

– Il faudrait que le patron me paye, je n'ai pas un sou.

– Moi non plus. Mais quand on aura touché notre paye, on pourra partir.

Julien réfléchit : l'idée n'était pas mauvaise... Que faire, maintenant, dans un pays où il était considéré comme une personne dangereuse par ceux qui avaient tout pouvoir

et qui faisaient la pluie et le beau temps dans la région ? « Et pourtant, se disait-il malgré lui, ce n'est pas moi qui ai mal agi, mais cette grosse brute de Nicolas ! Et tous le défendent... Où est la justice, dans tout cela ? »

Julien continua son temps chez M. Mauduit. Les moissons se terminèrent, le dépiquage suivit et le patron ne disait rien. Un soir, pourtant, M. Paul invita Julien à le suivre dans son bureau. Il lui tendit une enveloppe et lui serra la main en disant :

– Mon pauvre ami, je ne puis faire autrement. Voilà le salaire que je te dois et je te conseille de quitter le pays.

– Et Jeanne, que va-t-elle devenir ?

– Comment ? Tu te soucies encore de cette petite traînée ?

– Monsieur, avec tout le respect que je vous dois, vous savez bien que Jeanne n'est pas coupable.

M. Paul, stupéfait, regarda son domestique et bredouilla :